



PEINTURE Une âme roumaine

Attirée par la beauté de la nature en Valais, Joana Wiesenthal témoigne de ses émotions en peinture...32

LE NOUVELLISTE

sb - gb

«Un tueur en série le restera toute sa vie»

SOCIÉTÉ Philippe Cotter s'est penché sur l'énigme de la violence extrême dans un livre en rapprochant tueurs en série, nazisme et terrorisme.

PATRICK VALLÉLIAN

La violence extrême ne doit rien au hasard. C'est le message que veut faire passer Philippe Cotter, chercheur indépendant en sociologie de la violence. Il vient de publier un ouvrage à ce sujet.

Dans votre livre, vous citez un agent du FBI. Il dit que les «tueurs en série ne sont pas nés comme tels, ils le deviennent. Ils agissent par choix, parce que cela leur procure du plaisir». C'est assez effrayant comme constat, non?

Et pourtant, c'est exactement cela. C'est petit à petit qu'un tueur en série le devient. Il n'y a pas de prédisposition génétique, ni sociale d'ailleurs puisqu'ils viennent de tous les milieux, mais un cheminement qui commence avec des troubles relationnels.

Dès l'enfance?

C'est déjà durant l'enfance que ce processus se met en marche. D'après les recherches effectuées sur le sujet, les tueurs en série se sont souvent montrés, à cet âge, très violents vis-à-vis des animaux. Ils ont du mal à entrer en contact avec les gens. Ils ont aussi des tendances incendiaires ainsi que des problèmes d'énurésie.

En gros, ils mouillent leur lit.

Effectivement. Ce sont des agents du FBI ayant longtemps travaillé sur le sujet qui ont pu déterminer ces constantes. Puis, le tueur en série connaît une initiation, une adaptation au meurtre. Il y aura ensuite un événement déclencheur avant le passage à l'acte qui est un acte de colère associé à un fort ressentiment intérieur.

Quels peuvent être ces événements?

Une rupture sentimentale, la perte d'un emploi, un décès, des difficultés financières. A ce point, le processus se met en marche. Sans arrêt. Le tueur en série prend du plaisir. Ce qui le caractérise en outre c'est qu'il est une victime à ses yeux. Et sa victime son agresseur.

Le monde à l'envers?

Toute sa vision du monde tourne autour de la violence. Tout est régi par le plaisir et plus il tue, plus il en ressent. Même derrière les barreaux, certains meurtriers revivent leurs crimes et en tirent du plaisir, comme le faisait Ted Bundy, le tueur en série américain le plus connu.

Et quel est leur profil psychologique?

Ce sont des gens égocentriques, autoritaires, sans remords, sans pitié, manipulateurs.

Une peine de prison de longue durée peut-elle corriger le tir?

Non. Un tueur en série le restera toute sa vie. D'ailleurs, l'immense majorité d'entre eux, s'ils sont libérés après une peine de prison, récidivent. La recherche du plaisir est trop forte.

Dans votre livre, vous rapprochez les tueurs en série des nazis qui ont exterminé des millions de juifs et des terroristes notamment islamistes. Pourquoi?

Mon étude montre qu'ils fonctionnent tous de la même manière, en apportant des justifications faussées à la violence extrême. Mais les finalités divergent. Les nazis prétendaient défendre leur pouvoir contre une communauté juive qu'ils rendaient responsable de leurs déboires. Par le génocide, ils



Les tueurs en série ont beaucoup inspiré la littérature et le cinéma, comme ici dans «Le Parfum: histoire d'un meurtrier», récent film de Tom Tykwe. LDD

cherchaient à se venger des revers dans la campagne contre l'URSS. Staline et Mao justifient leurs violences au nom des nécessités révolutionnaires.

Et les terroristes d'Al-Qaïda dont vous parlez dans votre livre?

Les terroristes, eux, se nourrissent d'un malaise social. Al-Qaïda surfe sur le ressentiment de certains musulmans vis-à-vis des Occidentaux. Ce ressentiment n'est pas généralisé mais lié à des déséquilibres locaux, souvent provoqués par l'absence de redistribution des revenus pétroliers.

Quelle solution pour prévenir les actes terroristes et plus largement de violence extrême? Un dialogue ciblé.

Donc pas nécessairement des bombardements comme Israël contre le Hezbollah.

Effectivement. C'est contreproductif. Il faut dialoguer avec les populations locales tout en isolant le noyau dur. Les racines de ce type de violence disparaissent petit à petit. C'est ainsi qu'on a réussi à éteindre, progressivement, les conflits en Irlande du Nord et au Pays basque. Le recours généralisé à la force est inutile dans ces cas.

Autant dire que les Américains ont tout faux en Irak et en Afghanistan?

Ces interventions nécessiteraient plus de discernement. Malheureusement, le 11 septembre a provoqué un tel traumatisme aux États-Unis que les Américains ont de la peine à agir avec modération. A nous, Européens, de les aider à retrouver leurs points de repères.

«Nazisme, terrorisme et tueurs en série. L'énigme de la violence extrême», Editions Eclectica

Les sales têtes, ces sales types...

Dès les débuts de la criminologie, les scientifiques ont tenté de reconnaître un délinquant à ses seules caractéristiques physiques. Baptisée anthropologie criminelle, cette discipline a connu un vif succès dans la première moitié du XXe siècle. Son but? Prévenir les délits et éviter les récidives. Mais la machine a déraillé, entraînant des abus. L'Allemagne nazie a ainsi utilisé ces théories pour construire sa doctrine eugéniste, qui visait à exterminer les races qu'elle considérait comme inférieures. Autre dérapage retenu par l'histoire: le cas de Bruno Lüdke que retrace le film «Sales têtes». En 1943, la police nazie arrête ce livreur qui travaille dans une blanchisserie berlinoise. Accusé d'avoir assassiné une vieille dame, il finit par reconnaître une cinquantaine de meurtres. Cependant aucune preuve ne vient étayer ses dires.

Or le jeune homme présente toutes les caractéristiques que la science attribue aux criminels: une silhouette trapue, un front bas, des oreilles décollées. Considéré comme coupable, bien qu'il ne soit ja-

mais passé devant un tribunal, il sera soumis à des expériences médicales. Au final, huitante-quatre crimes lui seront attribués. Lüdke est devenu une légende, un tueur en série. Mais des doutes surgissent aujourd'hui et l'homme, déficient mental, semble innocent.

Base de la criminologie, l'anthropologie criminelle trouve peu d'adeptes aujourd'hui et a été détrônée par les théories liées à l'importance du milieu social. Mais il en reste quelque chose. D'abord nos cartes d'identité. Ces papiers officiels sont les reliques des fiches anthropométriques de la fin du XIXe siècle, des cartes comprenant les mensurations des personnes suspectes. Le deuxième héritage de cette science est l'image du «méchant» au cinéma. Il possède souvent un physique peu avenant, pour que le spectateur le reconnaisse immédiatement. Sans oublier les physionomistes, qui interdisent l'entrée des discothèques aux trouble-fête. TAMARA BONGARD/«LA LIBERTÉ»

A voir au sujet de l'histoire de Bruno Lüdke: le film «Les SS frappent la nuit» de Robert Siodmak (1957).

THÉÂTRE

Paroles d'Alzheimer



Une scène presque nue, comme pour évoquer une parance. Une scène presque vide et pourtant emplie de souvenirs qui s'étiolent. Une scène pleine d'ombres pour mieux mettre en lumière la fragilité des souvenirs. «Paroles d'Alzheimer» aborde le thème douloureux de cette maladie de la mémoire qui bouleverse la vie des malades et de leur entourage.

Sur scène, Raphaëlle Saudinos, à la fois interprète et auteur de ces «Paroles d'Alzheimer» incarne tour à tour deux personnages. Paul, la soixantaine, professeur de français voit sa mémoire peu à peu chavirer et s'inquiète. Lui répondent les mots d'Anne, son épouse, aimante et attentive. La comédienne prête sa voix à ses personnages avec la subtilité et la distance nécessaires pour nous dire leurs mots sans nous les jouer. Elle nous dit le refus, la terreur, la détresse et la solitude, la honte aussi. Elle nous dit cet amour qui se veut plus fort que l'oubli, cet amour mis à mal par la maladie et ses contingences. L'émotion est soulignée par la poésie des chansons de Vian, Ferré, Aragon qui viennent ponctuer les moments sensibles de l'histoire.

«Paroles d'Alzheimer» est un spectacle qui fait écho longtemps après que le noir a envahi la scène, tout en nuance et en retenue. Une parole poignante, douloureuse et sublime, pour faire progresser le regard de chacun.

«Paroles d'Alzheimer», de, avec et mis en scène par Raphaëlle Saudinos Compagnie Cinquième Saison Production Ce soir à 20 h 15 au Théâtre de Valère. Location 027 323 45 61 ou Ticket Corner.

EXPOSITION

Niki de Saint Phalle chez elle

L'Espace Jean Tinguely - Niki de Saint Phalle de Fribourg présente dès demain une exposition consacrée à Niki de Saint Phalle (1930-2002). Plus de 50 œuvres témoignent de trente ans d'activité graphique de l'artiste franco-américaine. «Ces œuvres se lisent comme un extraordinaire concentré de son art», selon la directrice des lieux Yvonne Lehnerr. Le public peut découvrir jusqu'au 4 février l'exposition consacrée à celle qui fut l'épouse du Fribourgeois Jean Tinguely (1925-1991). Le choix de sérigraphies, eaux-fortes et lithographies témoigne des thèmes chers à l'artiste: les relations entre les sexes, les animaux réels ou fantastiques, les tarots, ses fameuses nanas ou encore une réflexion autobiographique. ATS